Document 1

**La diversité linguistique : un atout pour l’humanité**

Lorsqu’une culture est assimilée par une autre, la langue menacée subit un processus qui passe généralement par trois étapes. Dans un premier temps, les locuteurs subissent une très forte pression – politique, sociale ou économique – pour parler la langue dominante. Ce phénomène peut venir d’en haut, sous forme de mesures d’incitation, de recommandations ou de lois, ou bien de la base, par la pression du groupe ou en raison de la nécessité économique. La deuxième phase correspond à une période de bilinguisme émergent. On maîtrise de mieux en mieux la nouvelle langue, tout en étant toujours compétent dans l’ancienne. Puis, souvent très rapidement, le bilinguisme commence à s’estomper, et l’ancienne langue cède le pas à la nouvelle. Cela débouche sur la troisième phase, au cours de laquelle la jeune génération s’identifie de plus en plus à la nouvelle langue, l’ancienne ayant à ses yeux moins d’intérêt. Il arrive souvent à ce stade que parents et enfants éprouvent une certaine honte à utiliser l’ancienne langue. Les familles qui continuent de la parler voient diminuer le nombre de leurs interlocuteurs et, le domaine d’usage se rétrécissant, cela aboutit à la création de « dialectes familiaux ». Quel remède à cela ? Dans le cas de beaucoup de langues, il est trop tard pour faire quoi que ce soit, parce que les locuteurs sont soit trop peu nombreux soit trop âgés, ou bien parce que la communauté linguistique est trop occupée par ailleurs à essayer de survivre. Mais bien d’autres langues n’en sont pas à ce stade et on peut encore dans bien des cas les revitaliser. Mais il faut pour cela qu’un certain nombre de conditions soient réunies : la communauté elle-même doit avoir envie de sauver sa langue ; la culture plus vaste dans laquelle elle s’inscrit doit respecter les langues minoritaires ; et il faut des fonds pour financer les cours, le matériel pédagogique et les enseignants.

**Document 2 La mort d’une langue est-elle vraiment une catastrophe ?**

[…] La disparition des langues devrait nous préoccuper au même titre que celle des espèces animales ou végétales. Car cela réduit la diversité de notre planète. Des décennies de sensibilisation à l’écologie ont fini par nous convaincre que la biodiversité est une bonne chose. La diversité linguistique n’a malheureusement pas bénéficié de la même publicité. La diversité occupe une place centrale dans la théorie de l’évolution, car elle permet à une espèce de survivre dans des milieux différents et l’uniformisation présente des dangers pour la survie à long terme d’une espèce. […] Si la multiplicité des cultures est une condition nécessaire pour un développement humain réussi, alors la préservation de la diversité linguistique est essentielle, puisque les langues écrites et orales sont le principal mode de transmission des cultures. David CRYSTAL, Courrier international 6 000 langues : un patrimoine en danger L’immense majorité des langues serait-elle condamnée à disparaître à court terme ? Les linguistes estiment qu’un idiome ne peut survivre qu’à condition de compter au moins 100 000 locuteurs. Or, sur les quelque 6 000 langues qui existent actuellement dans le monde, la moitié compte moins de 10 000 locuteurs et un quart moins de 1 000. Depuis qu’elles se sont diversifiées, au moins 30 000 sont nées et se sont éteintes, souvent sans laisser de trace. A cette très grande mortalité correspond une durée moyenne de vie relativement courte. Rares sont celles qui, comme le basque, l’égyptien, le chinois, le grec, l’hébreu, le latin, le persan, le sanskrit, le tamoul et quelques autres ont soufflé leurs 2 000 bougies. Ce qui est nouveau, en revanche, c’est la vitesse à laquelle elles périssent en ce moment. En remontant dans le temps, on s’aperçoit que le déclin de la diversité linguistique a été considérablement accéléré par les conquêtes colonialistes européennes qui ont éliminé au moins 15 % des langues parlées à l’époque. […] La naissance des Etats-nations, dont l’unité territoriale était étroitement liée à leur homogénéité linguistique, a également joué un rôle décisif dans la consolidation des langues adoptées comme nationales, et la marginalisation des autres. Déployant de gros efforts pour instaurer une langue officielle dans l’éducation, les médias et l’administration, les gouvernements ont consciemment visé l’élimination des langues minoritaires. Ce processus d’homogénéisation s’est renforcé avec l’industrialisation et le progrès scientifique, qui ont imposé de nouveaux modes de communication, rapides, simples et pratiques. La diversité des langues a été alors perçue comme une entrave aux échanges et à la diffusion du savoir. Le monolinguisme est devenu un idéal. C’est ainsi qu’à la fin du XIXe siècle est née l’idée d’une langue universelle (on a même songé à revenir au latin), qui a donné lieu à une prolifération de langues artificielles. Le volapük a été la première d’entre elles, tandis que l’espéranto a connu le plus vif succès et la plus grande longévité. Plus près de nous, l’internationalisation des marchés financiers, la diffusion de l’information par les médias électroniques et les autres avatars de la mondialisation ont intensifié la menace qui pesait déjà sur les « petites » langues. Une langue qui n’est pas employée sur Internet « n’existe plus » dans le monde moderne. Elle est hors circuit. Elle est exclue du « commerce ». Le rythme d’extinction des langues a ainsi atteint des proportions sans précédent dans l’histoire : 10 par an à l’échelle mondiale. L’avenir paraît encore plus sombre. Selon les pronostics, de 50 à 90 % des langues parlées aujourd’hui mourront au cours de ce siècle. Leur préservation est une affaire urgente. Les conséquences de la disparition des langues sont graves à plus d’un titre. Si nous devenions tous uniformément monolingues, notre cerveau en serait affecté, au point de perdre une partie de notre créativité linguistique innée. Toute tentative de remonter aux origines du langage humain deviendrait impossible et le mystère de la « première langue » ne serait jamais percé. Par ailleurs, avec la mort de chaque langue, un volet de l’histoire de l’humanité se referme. Les langues ne sont pas seulement le moyen privilégié de communication entre les humains, elles incarnent la vision du monde de leurs locuteurs, leurs imaginaires, leurs façons de véhiculer le savoir. […] Le danger qui pèse sur le multilinguisme est analogue à celui qui concerne la biodiversité. […] Ainsi, une grande partie des espèces végétales ou animales en péril ne sont connues à l’heure actuelle que par certains peuples, dont les langues s’éteignent. En mourant, elles emportent avec elles tout un savoir traditionnel sur l’environnement. […] Ranka BJELJAC-BABIC, maître de conférences à l’Université de Poitiers (France), www.unesco.org

INTRODUCTION :

Les textes proposés sont tirés du journal le “Courrier International” et du site [www.unesco.org](http://www.unesco.org). Ils se focalisent sur la globalisation des langues prédominantes au détriment des langues minoritaires. Face à cette situation, quel plan faut-il adopter pour sauvegarder les langues en danger de disparition?

**Tableau des idées**

|  |  |
| --- | --- |
| Doc. 1  Le passage de la langue minoritaire à la langue majeure par trois étapes :   * Le poids économique, politique et social. * Le bilinguisme : cohabitation entre la langue ancienne et la langue moderne. * Le choix de remplacer la langue ancienne considérée comme obsolète par la langue moderne.   La sauvegarde des langues minoritaires à travers le financement de cours, de professeurs et des matériels spécifiques.  La disparition de la langue est un phénomène aussi sérieux que celui de l’extinction des animaux.  La défense da la variété linguistique. | Doc. 2  Un idiome ne peut pas disparaitre s’il compte 100 000 locuteurs.  Il y a beaucoup de langues qui ont survécu comme le basque, le chinois, le grec, l’Egyptien.  Une accélération du déclin de la diversité linguistique à cause du colonialisme européen.  Les Etats-nations instaurent une langue officielle au détriment des langues minoritaires.  Le progrès scientifique et l’industrialisation favorisent le monolinguisme dans les nouvelles façons de communiquer  La diffusion numérique des médias comporte des risques pour les langues minoritaires.  Le monolinguisme a des répercussions sur notre créativité.  La sauvegarde de la biodiversité linguistique. |

A VOUS DE JOUER FAITES LA SYNTHèSE DE CES DEUX DOCUMENTS POUR LE 20 MARS ,

VOUS POUVEZ ME RENVOYER VOTRE TRAVAIL à mon adresse mail

[veronique.garnier@institutfrancais.it](mailto:veronique.garnier@institutfrancais.it)

POUR CEUX QUI ONT DéJà FAIT CETTE SYNTHèSE VEUILLEZ UTILISER LES DOCUMENTS SUIVANTS, MEME éCHéANCE:

DOCUMENT 1

**Italie, la fuite des cerveaux s’accentue**

**Les jeunes Italiens, surtout les diplômés universitaires, sont toujours plus nombreux à s’expatrier dans des pays où ils ont plus d’opportunités de carrière et sont mieux payés.**

128 000 jeunes ont quitté la péninsule italienne en 2018. Un chiffre sans cesse croissant, relève le dernier rapport du Censis, l’Institut italien de recherches socio-économiques.

Lisa a quitté Naples, sa ville natale, il y a treize mois. « *C’est un vrai déchirement car je suis viscéralement attachée à mes racines.*» Diplômée en sciences de l’éducation, âgée de 33 ans, elle vit seule à Stuttgart où elle travaille dans un établissement scolaire. *« J’ai été recrutée par la société allemande Konzept-e qui a sélectionné, en Campanie, dix-huit jeunes qualifiés, pour combler les carences en éducateurs dans des écoles de Stuttgart.* »

Lisa a obtenu un CDI, après des cours intensifs d’allemand, et perçoit un salaire de 3 000 €. « *Chez nous, il y a peu d’embauches d’éducateurs et les diplômes ne sont pas valorisés. Je n’ai jamais gagné plus de 900 € par mois. Comment aurais-je pu concevoir mon avenir en Italie ?* »

**Les jeunes s’expatrient**

À l’image de Lisa, 128 000 jeunes ont quitté la péninsule en 2018. Un chiffre sans cesse croissant, relève le dernier rapport du Censis, l’Institut italien de recherches socio-économiques. Au cours des dix dernières années, officiellement, 816 000 Italiens âgés de 18 à 34 ans, dont 53 % diplômés d’une école supérieure ou d’une université (chercheurs, enseignants, informaticiens, ingénieurs, médecins…) se sont expatriés. « *Ceux qui sont partis ne sont pas tous inscrits au registre des Italiens à l’étranger* *car cela entraîne la suppression des droits sociaux. Ils seraient donc plus de 1,2 million »*, estime le secrétaire général du Censis, Giorgio De Rita.Les premiers pays de destination sont l’Allemagne, la Suisse, la France et le Royaume-Uni. Compte tenu du taux de chômage des moins de 34 ans qui atteint des pics à 50 % dans le Mezzogiorno – plus du double de la moyenne nationale – on pourrait s’attendre à ce que les régions du sud soient les plus affectées par la fuite des cerveaux. « *En réalité, la Lombardie les devance largement »,*précise Giorgio de Rita.

Davide, 29 ans, originaire d’un village proche du lac de Côme, a étudié à Milan. Il est spécialisé en relations internationales. Après un séjour Erasmus en Espagne, il s’est inscrit sur Linkedin et sur le groupe Facebook *Italiani all’Estero* qui met en relation des expatriés italiens. Il s’est installé au Royaume-Uni en 2016. « *Aujourd’hui, je dirige la branche écossaise de la Chambre de commerce italienne à Édimbourg. À mon âge, jamais je n’aurais obtenu un poste équivalent en Italie où la méritocratie n’existe pas. »*

**Un climat de discrimination**

Ce qui a aussi poussé Davide à partir, c’est le climat de discrimination. « *Les femmes doivent taire leur désir d’enfants. Les homosexuels doivent cacher leur vie privée. En Écosse, on recrute en fonction des talents des personnes*». Le Brexit ne lui fait pas peur.*« L’expatriation sera plus complexe pour les nouveaux candidats mais l’Écosse est pro-européenne et veut laisser les portes ouvertes aux jeunes*. » Il n’en est pas moins nostalgique. « *Je rêve souvent des lasagnes de la mamma et regrette de ne pas être utile à mon pays ».*

L’exode est « *un choix obligé* », déplore Giorgio De Rita «*Il n’existe pratiquement pas de plateforme mettant les diplômés en contact avec les entreprises ou les centres de recherche. Il y a très peu de turn-over dans la fonction publique et les salaires sont dérisoires. Un médecin hospitalier gagne environ 1 600 € et peine à progresser dans sa carrière. Il n’est donc pas surprenant que 52 % des praticiens européens qui émigrent soient des Italiens. En vérité, nous n’avons aucune politique structurelle adaptée aux jeunes. »*

De fait, les mesures gouvernementales sont essentiellement des « bonus », comme ceux pour la maternité, qui changent chaque année. Et le revenu de citoyenneté, censé aider les jeunes à trouver du travail, ne fonctionne pas. « *Nous risquons de perdre toutes les forces vives de notre pays, le deuxième le plus vieux au monde après le Japon, alors que d’après nos recherches, trois quarts des expatriés seraient prêts à rentrer s’ils avaient la garantie de vivre dans des conditions de dignité »,*conclut le secrétaire général du Censis.

Anne Le Nir ***La Croix*** 08/01/2020

DOCUMENT 2

# Un nouveau phénomène en Italie : l’émigration des jeunes diplômés

**Les Italiens ont traditionnellement toujours émigré mais le pays fait face depuis quelques années à un nouveau phénomène : l’émigration des jeunes diplômés. Ainsi, 60 000 jeunes Italiens ont quitté le pays en 2017. Une nouvelle émigration.De nombreux jeunes Italiens font le choix de l'expatriation pour trouver une meilleure situation.**

L’Italie, troisième puissance économique de la zone euro, pays fondateur de l’Union. Un des pays où l’euroscepticisme est le plus fort aussi. Le 26 mai prochain, 51,4 millions d’Italiens sont appelés aux urnes, mais particularité, ils seront 4 millions à voter de l’étranger (8% du corps électoral). Les Italiens ont traditionnellement toujours émigré mais le pays fait face depuis quelques années à un nouveau phénomène : l’émigration des jeunes diplômés. Ainsi, 60 000 jeunes Italiens ont quitté le pays en 2017. Une nouvelle émigration.

Avec un taux de chômage à plus de 30% pour les jeunes, la tentation est grande de se chercher un avenir ailleurs. Les jeunes Italiens plébiscitent en majorité les pays voisins de l’Union pour s’expatrier. Le phénomène est en progression constante bien que sous-évalué en Italie, analyse Enrico Pugliese, sociologue du travail. Son dernier ouvrage s’intitule "ceux qui partent, la nouvelle émigration italienne".

C’est une nouvelle émigration parce qu’elle a repris dans les années 2010 après une longue pause. C’est la crise qui l’a déclenchée. Le profil type de l’émigré italien c’est le jeune qui va à l’étranger pour travailler, et pas pour autre chose ! Il y a une sur représentation des haut-diplômés qui représentent 30% de la masse. Mais pas l’ensemble de la masse. Ce qui veut dire que c’est non seulement une fuite des cerveaux mais une fuite de main d’œuvre tout court... En Italie, on sous-estime ce phénomène. Il y a plus d’Italiens à l’étranger que ne le disent les statistiques italiennes. Chaque année, ce sont 157 000 personnes qui quittent le pays.

## Des opportunités à l'étranger mais pas en Italie

L’émigration d’une génération qui ne trouve plus ses repères dans un pays vieillissant, où l’ascenseur social est bloqué. Où les réseaux peuvent valoir davantage qu’un bon diplôme ou l’envie de réussir. Carlotta a filé à Amsterdam ses études en management tout juste terminées

Ici à Amsterdam je travaille pour une entreprise qui s’appelle Kraft Heinz, dans leur centre d’excellence. En Italie, cela aurait été très compliqué de trouver ce job. On vous demande des années d’expérience, et on ne valorise pas l’envie d’apprendre, l’esprit d’entreprise. C’est pour ces raisons que les jeunes comme moi s’en vont... On recherche un marché du travail plus dynamique, plus moderne ![…]

*France Culutre* le 01/05/2019